

Juge et bourreau

L'hiver 41/42 était rude. Mais, malgré les grands froids, le marais de Lemovgès n'était couvert que d'une fine croûte de glace. Fedor Astakhov qui, depuis le début du mois de janvier, cherchait à retrouver les traces du staroste local et de son frère, s'engagea par mégarde sur une plaine moussue couverte d'une glace trompeuse, s'enfonça, arriva tant bien que mal à s'en sortir, après quoi il continua, tout trempé, à marcher de longues heures. Celui qu'il cherchait, ce n'était pas le chef des « politzeï », Vsevolod Klenov, mais son frangin Pietr que tout le monde appelait Petka, et qui avait fusillé deux personnes dans un village voisin. On ne savait pas qui ils étaient – partisans ? parachutistes ? – ils étaient en uniforme d'aviateurs. Comme il n'y avait pas d'allemands au village, ils allaient dans les maisons pour demander à manger – naïfs comme des enfants !

Après cette mésaventure Fedor attrapa la crève. Son corps était parcouru de frissons. Ayant une forte fièvre il n'avait d'autre solution que de venir chez sa mère – se réchauffer, reprendre des forces. Il but du lait chaud avec du beurre, mit des vêtements secs, et maintenant était couché sous un lourd édredon, en chaussettes de laine, chemise grise presque neuve et avec son meilleur costume – tout ce que sa mère avait gardé à la maison. Pour atténuer le bruit de la toux il avait mis sur sa bouche un gros chiffon. Le lait brûlant le fit transpirer de partout.

Soudain il entendit au dehors les camions et les motos des allemands : ils revenaient pour voir s'il n'y avait pas de partisans. Fedor eut juste le temps de sauter dans la cave où était aménagé un trou pour garder les pommes de terre, il s'enfouit dans le tas et d'une main, mit doucement du sable par-dessus les tubercules. Il sentit alors une douleur vive dans le coude là où lui était resté un éclat d'obus.

Un groupe d'allemands avec un chien rentra dans la maison. Ils se mirent à table. L'un d'eux descendit dans la cave avec une lampe de poche, fouilla le sable avec une fourche, passa sous le plancher de la grande pièce vers le trou aux pommes de terre. L'endroit était si bas qu'il dut presque se mettre à quatre pattes ; ne pouvant faire mieux, il ressortit avec un bocal de cornichons, reprit sa place à table où ses copains étaient déjà en train de manger et boire.

Fedor, c'était encore en octobre, avait préparé ce trou pour que sa mère puisse s'y mettre au cas où la maison serait brûlée. Elle y pourrait se sauver, attendre. Du côté de la rivière il avait commencé à creuser la terre pour pouvoir quitter la maison en cas de danger ; une tôle rouillée protégeait l'ouverture dans les fondations. En hiver le chantier était couvert de neige, en été les orties le recouvraient entièrement. Pour le moment la tranchée n'était pas encore prête, il fallait enlever une ou deux grosses pierres.

Les allemands ne quittèrent la maison qu'au petit matin. Fedor sortit de son trou à moitié mort ; son visage était noir, énormément enflé. Heureusement le chien ne l'avait pas senti.

Vers le soir les allemands partirent du village ; ils avaient emmené une ou deux personnes, brûlé toutes les maisons voisines et les hameaux des alentours – afin de faire passer l'envie d'héberger les partisans. Pour faire du zèle, Klénov le jeune et Ossipov, deux

acolytes du cru que les habitants du village appelaient « politzeï », avaient attrapé un petit tzigane qui passait par le village. Le gamin de douze ans était blessé, et eux, ils le traînaient sans ménagement hors du village. Il pleurait et hurlait de douleur. A une centaine de mètres des dernières maisons ils l'avaient achevé et jeté dans le ravin.

– Je les tuerai, ces salauds ! – se dit Astakhov, ils seront les premiers sur la liste, le staroste peut attendre. Tout le village les a vus !

Depuis le jour où il avait été à deux pas de sa perte, il évitait la maison de sa mère. Une fois il était venu pour finir le trou menant à l'extérieur, une autre fois – pour amener à sa mère de la farine et de la viande séchée trouvées dans une grange d'un collabo qui avait habité à Moloskovitz. Il avait juste laissé les victuailles et rapidement il était revenu à la forêt, dans son habitation souterraine.

Fedor avait déjà bien calé ses horaires : le matin il dormait dans la forêt jusqu'à dix heures. Ensuite, tant que le poêle était encore chaud, il faisait son repas – dans une gamelle de la bouillie, dans l'autre – les copeaux de viande séchée. Cela lui faisait les deux repas. Il les préparait au moins pour les trois jours qui suivaient. Avec cela le plus compliqué était de protéger ses provisions du renard qui par deux fois déjà s'était servi dans ses réserves.

Une fois par semaine il lavait son linge avec de l'eau chauffée sur le poêle, se coupait les cheveux, se rasait avec son couteau effilé comme une lame de rasoir. Le seau, son vieux canif, du savon et les gamelles avaient été amenés de la maison au moment de son déménagement dans la forêt.

Une fois le poêle éteint, il sortait, couvrait sa « maison » de branches de sapin et de neige, ensuite retournait le tronc couché pour traverser les broussailles sur le côté propre du tronc, après quoi il le renversait en exposant le côté couvert de glace.

Tous les jours il allait vers le village, observait. Il voulait tout voir de ses propres yeux pour réaliser son plan : s'approcher sans être vu de la maison de l'oncle Egor, prendre les nouvelles de l'usine laitière, des polizeïs, des allemands, des gars qui ne s'étaient pas encore mis au service des boches.

Monté sur le rocher rouge Astakhov regardait le paysage familial : village, méandre de la rivière, pont, bulbes de l'église. Le village semblait mort. C'est là qu'on put voir deux policiers allemands vêtus en noir : ils rentraient dans les maisons, écrivaient quelque chose dans leur calepin ; Verka Ignatieva, un gros bidon de lait à la main, marchait vers la maison qu'ils avaient transformé en état-major des polizeï des cinq villages voisins. On vit aussi la mère de Fedor, elle allait du côté de Krasniy Maiak ; elle portait également un bidon. On l'avait contrainte à apporter tous les jours du lait pour les gardes de l'usine à sept kilomètres, elle marchait avec peine sur ses jambes enflées...

Fedor pensa à ce jour où il était arrivé à la maison après s'être évadé, la mère pleurait de joie en voyant son fils qu'elle croyait mort. Elle avait fermé tous les rideaux, et mis le loquet sur la porte. Ensuite avait enlevé son grand manteau en peau de mouton qui l'avait protégé du froid pendant son trajet de presque cinq cents kilomètres à travers les forêts de Lituanie et de Biélorussie, et l'avait mis dans le four du gros poêle russe tout chaud. Le manteau est devenu tout blanc à cause des poux qui avaient grillé. La veste déchirée, le pantalon et la chemise sont allés au feu. Elle avait amené une cuvette d'eau chaude ; Fedor s'était lavé tant bien que mal dans la pièce. La blessure au bras avait été lavée avec de la gniole et pansée avec un tissu propre. La mère était allée chercher au grenier un vieux pull chaud, un pantalon ouaté et une paire de bottes de feutre appartenant à son père – immenses, lourdes.

Fedor avait mangé une grande assiette de soupe au chou sans viande et il s'était senti bien... La mère n'avait pas essayé de le dissuader, elle avait tout de suite accepté son plan, sa façon d'agir ici, sur sa terre natale.

Ceux qui vivent à la campagne, dans des villages isolés, s'habituent dès l'enfance, à tout faire sans demander de l'aide, soigneusement, solidement, pour que ça dure. Fedor connaissait par cœur toutes les mottes du petit champ où, dans le temps, il fauchait avec son père, il se souvenait de chaque poutre de leur maison : ils l'avaient démontée pour la reconstruire au bord de la rivière Lemovgès... Fedor était persuadé que la nature n'accepte que ceux qui la respectent, tous les autres, elle ne les tolère pas et les rejette sans pitié.

L'État - ce n'est pas la même chose : le plus souvent c'est l'État qui tient à défigurer la nature. Tant de monde, tant d'usines, de gros objectifs - tout est si grand qu'on est obligé de tout faire en gros : s'il faut construire des avions - c'est l'affaire de tout le peuple ; s'il s'agit de nationalisation - personne n'est épargné et deux paysans sur trois sont ruinés ; on parle des ennemis du peuple - également deux sur trois. Si le régiment n'avance pas - tous sont de lâches déserteurs ; si quelqu'un se retrouve prisonnier - c'est un traître. Cette machine inhumaine fonctionne ainsi, elle ne peut pas faire autrement... Et lui, Astakhov - lui il est tout seul, sans commandant, sans ordres, sans juges, comment agir, qui lui dira quoi faire ?

Avec les allemands - il n'y a pas de problème, ce sont des ennemis, il doit agir contre eux, être efficace, sans se prendre pour un héros. C'est la guerre et ses compatriotes ne vont pas se poser trop de questions à propos de celui qui a fait sauter ce pont ou cet état-major. Par contre, personne ne restera indifférent qu'un tel, qui avait été un proche et après était passé du côté de l'ennemi, finisse par en être puni. Pour les gens ce serait la justice qui triomphe ; après ça les autres, ceux

qui hésitent, les faibles, les lâches, les trompés – ils ne feront pas de faux pas.

Tout était clair, mais des doutes subsistaient. Dans la tête de Fedor de nouvelles questions avaient surgi, des questions qu'il se posait à lui-même.

Sera-t-il capable de se cacher dans la forêt – seul, dans un taudis creusé dans la terre ? Sans avoir le droit de tomber malade, d'être blessé : personne ne lui viendra en aide. Pas le droit de rester dans sa maison, même si la mère essaie de l'en persuader. Ce sera connu, il sera dénoncé. Comment se déplacer d'un village à un autre : dans tous les villages aux alentours il y a des patrouilles policières. Comment, et c'était le plus difficile, chercher de l'aide ? – les habitants du village, ceux qui étaient chez eux, ne pouvaient pas disparaître, même pour deux jours, pour réaliser un acte de sabotage : cela mettrait en danger leurs familles. Disparaître avec les familles ? Mais pour aller où ?

Une autre question, pas moins compliquée : pourquoi les gens doivent le croire ? Comment pourrait-il les persuader ? Qu'est-ce qu'il pouvait leur promettre ? L'armée rouge était partie en les abandonnant aux allemands ; les tracts jetés depuis les avions promettant que l'armée rouge allait bientôt revenir produisaient un effet tout contraire. Le nouveau pouvoir est en place, il agit avec dureté, les Allemands sont tout près – à Bolchoi Sabsk, à une demi heure de là. Ils peuvent arriver à tout moment et ce ne sera pas pour contrôler les papiers comme le font les policiers : les allemands rassemblent tous les habitants sur la place devant l'église et après fouillent les maisons. S'ils trouvent un inconnu, la maison sera brûlée, la famille fusillée.

Les gens d'ici, n'ayant aucune nouvelle du front, devaient se poser des questions : la Russie, n'est-elle pas déjà toute entière occupée par les nazis, n'a-t-elle pas perdu cette guerre comme le reste de l'Europe ?...

Astakhov se souvenait encore de certains raisonnements qu'il avait entendus dans le wagon des prisonniers : « Quand Moscou et Leningrad seront occupés par les allemands, nous serons libérés ». C'était une simple sujétion, la non-résistance à une force ; une certaine façon d'être quand la personne se plie à la pression du plus fort – et peu importe si ça vient de son camp, ou du camp ennemi. L'homme exécute l'ordre qui vient de cette volonté extérieure sans se poser de questions.

Qu'est-ce que lui ? Astakhov, peut opposer à cette sujétion ? Uniquement de l'action ! De l'action immédiate et efficace contre cette force ennemie.

Mais encore et encore la même question restait sans réponse : seul ou en équipe ? La question qui engendrait tout de suite une multitude d'autres : chercher des partisans ou des troupes organisées ? Flâner dans des forêts en attendant un hasard ? Non, se disait-il, je viens de faire des centaines de kilomètres sans rencontrer l'ombre d'une trace de partisan. En plus, je ne peux pas avoir confiance en tous ceux qu'on rencontre dans des forêts. En un mot, les conditions lui imposaient d'agir seul, sans compter sur une aide, et cela peut être pendant très longtemps.

A quoi pensent ceux dont les maris ou les enfants collaborent déjà avec l'ennemi ? A quoi s'attendent les « politzeï » locaux ? Ils sont si différents ! Il faut pouvoir trouver ce qui les sépare. Pour les uns, c'est une façon de rester en vie, pour les autres c'est un gagne-pain. Pour certains, comme ce Klenov, l'obséquiosité devrait aboutir à une richesse, un pouvoir sur ses semblables... Il y avait aussi les quatrièmes – ceux-là détestaient le communisme au point de prendre leurs ennemis pour des sauveurs. Pour l'instant il n'y en avait pas ici. Mais tous devront comprendre une chose très simple : si tu deviens collabo, tu ne vivras pas longtemps. Ils devront se rendre compte que la punition est inévitable.

De cette façon Astakhov devenait – contre sa volonté – et juge et bourreau. Mais qui le lui avait permis, à lui, prisonnier évadé, à lui, qui faillit d’être tué par les siens ?

Cela fit comme un déclic dans sa tête : Fedor se sentit libéré de toute la fumée d’idéologie, des clichés et des réflexes de son passé militaire, de tout ce qui n’était pas lui-même. Il comprit que sa conscience était son seul juge, que c’était à elle et elle seule qu’il devait rendre des comptes. Aujourd’hui il fallait tuer l’ennemi. Est-ce que son pays le faisait bien ? Est-ce que son pays l’aimait ou le rejetait ? Ces questions n’avaient pas d’importance pour le moment, l’important, c’était de chasser l’ennemi de sa terre – suivant ses propres capacités. Tuer, mettre de gros bâtons dans les roues, faire sauter... C’est comme ça qu’il pouvait aider les siens... sa famille, sa femme, son petit garçon, sa mère. Après, peut être bien après, la mémoire des gens se réveillerait et séparerait la vérité du mensonge. Elle trouverait au fond d’elle-même tous les détails de la trahison des uns, de l’héroïsme des autres ; ensuite l’imagination donnera de la forme, de la chair à ses souvenirs. La conscience des gens s’éveillera, et ce ne sera pas la conscience de l’esclave sans dignité, mais celle qui oblige à penser, à prendre des décisions, à agir.

De la colline où il se trouvait il vit sa mère bavarder avec Dimitrievna qui vivait seule, elle aussi, mais que les policiers venaient voir souvent pour boire de la gnole – parfois ils en emportaient avec eux, mais le plus souvent ils la buvaient dans sa maison. Ayant bu ils parlaient de tout ce qui se passait aux alentours : qui était ou serait nommé et où, qui avait été pendu, qui était le grand chef... La mère, après avoir salué Dimitrievna, s’arrêta et attendit le flux de paroles de celle-ci...

En face de l’église il voyait un cheval attelé à une cariole, les habitants se rassemblaient autour de lui. On allait sûrement annoncer quelque chose. « Je voudrais bien savoir qui est venu. Et si c’est Klenov ? Ce serait une vraie

chance ! » – pensa Fedor. Klenov n'allait nulle part sans ses sbires. La dernière fois, quand on avait fusillé le meunier, tout le monde était aussi rassemblé près de l'église, et il n'y avait que Klenov le jeune et Ossipov.

Les gens partirent deux heures après, et le village redevint calme. La nuit il était possible de sortir sur le grand chemin, traverser le village, s'approcher de la maison d'un « politzeï », essayer d'imaginer comment était cet homme. D'habitude ils restaient éveillés jusqu'à deux heures du matin, on aurait dit qu'ils attendaient, qu'ils avaient peur.

Fedor allait souvent dans des villages voisins, cherchait de nouveaux sentiers, des moyens d'évasion. Il tenait à savoir tout sur les chefs des « politzeï » : leurs itinéraires, leur armement... Il avait déjà une idée : comment faire sauter la fabrique d'huile, comment y entrer, comment y mettre le feu. Par contre il voulait savoir s'il y avait de l'huile en stock et combien. Il voulait aussi avoir plus d'informations sur le régiment allemand qui était basé à cinq minutes de là, à Sabsk.

Fedor revint à ses quartiers après deux heures du matin. Il fit le feu pour réchauffer son dîner et se coucha.

Demain, non, aujourd'hui ! ce ne sera pas facile : Fedor avait appris que le matin Ossipov irait vers la rivière Luga voir de la famille. Irait-t-il seul ou avec Petka Klenov, personne ne le savait, mais il était connu qu'il ne se déplaçait jamais tout seul – toujours accompagné de sa garde de deux ou trois personnes.

Au-dessus des sapins le ciel sans étoiles était d'une lourdeur de plomb. Impossible de voir la frontière entre ce ciel et la masse sombre de la forêt. La neige tombait sur son visage laissant des traces humides. Fedor s'arrêta, écouta. Un arbre craqua tout près dans le silence.

A une vingtaine de mètres de l'endroit où il s'était arrêté deux personnes avançaient armées de fusils, habillées de peaux de mouton, de chapkas chaudes. C'étaient

Klenov et Ossipov – ceux qui avaient tué deux partisans et après, au vu et au su de tout le village avaient amené le gamin pour l’achever dans le ravin. De chaque côté et derrière eux, il y en avait encore trois autres, les fusils en mains.

Si seulement ils savaient depuis quand il le cherchait ! Combien d’heures il avait passées dans la neige pour les prendre de court.

Il courut dans la neige pendant plusieurs kilomètres : il voulait les avoir tous les deux et le plus loin possible du village pour ne pas éveiller de soupçons. Ils apparurent marchant en file indienne les uns dans les pas des autres. Fedor tira, tua Klenov, blessa l’autre. Les trois gardes, ne sachant quoi faire, coururent vers le village le plus proche. Fedor ne les connaissait pas. Il attendit, s’approcha lentement du chemin. Ossipov était à terre, à moitié couché, il essayait de retirer le fusil de dessous son corps. Il reconnut Astakhov : « Oh, c’est toi ! ». « Oui. C’est moi », répondit Fedor et il l’acheva d’un coup de crosse. Sans rien dire, rien expliquer. N’ayant aucun sentiment si ce n’était un profond dégoût d’avoir touché cette pourriture.

Il prit leurs armes, puis traîna longtemps les deux corps vers la rivière. Il ne voulait pas qu’on les découvre. Sans succès : une peau de mouton surgit dans un trou de glace trois jours après. Grâce à ça les allemands les trouvèrent tous les deux et les enterrèrent avec des honneurs militaires. On vit même arriver deux grands chefs à cette occasion.

La mère dit à Fedor que Dimitrievna et une autre vieille, Verka Ignatieva, lui en avaient parlé avec des gestes significatifs, persuadées de la présence de quelque chose là, tout en haut. Sur leurs visages il y avait de la peur habituel, mais aussi de la joie inattendue.